Anton Balotă

LA LITTÉRATURE SLAVO-ROUMAINE A L'ÉPOQUE D'ÉTIENNE LE GRAND

Bogdan Petriceicu Hasdeu [1] a découvert dans la *Grammatika česka* rédigée en 1571 par *Jan Blahoslav* et éditée par *Jgn. Hranil* et *Jos. Jireček* en 1857, un chant en langue slave concernant *Étienne le Grand.* En voici le texte :

1. Dunaju, Dunaju, čemu smuten tečeš?
   Na werši Dunaju try roty tu stoju:
   Perwša rota turecká
   Druhá rota tatarská
5. Treta rota wołoská;
   W turecký n rotě šablami šerenujú
   W tatarský n rotě strylkami stŕiajú
   Wołoský n rotě, Štefan wyjwoda
   W Štefanowu rotě dywońka plačet,
10. I płačuči powĭdala: — Štefane, Štefane
    Štefan wyjwoda, albo mě pujmi, albo me lĭši!
    A što mi rečet Štefan wyjwoda?
    — Krásná diwonice, pujmił bych tě dywońko
    Nerownáj mi jes; lyšil bych tě, milenka mi jes!
15. Što mi rekła dywonkal: — Pusty mne, Štefane!
    Skoču já w Dunaj, w Dunaj hłyboký
    Ach kdo mne dopłynet, seho já budu
    Něchto me dopłnuł krasnu diwońku
    Dopłnuł dywońko Štefan wojwoda
20. I wzal dywońku zabił ji u ručku:
    — Dywońko, dušenko, milenka mi budeš!

L'analyse linguistique de ce chant entreprise par *A. Potebnja* [2], a déjà suggéré, par l'identification de particularités spécifiques des parlers ucrainiens des Carpathes (Galicie et Bukowine), les rapports génétiques de cette ballade, avec la Moldavie. Ses solidarités linguistiques et anecdotiques avec le capital et l'art poétiques des Slaves méridionaux, qui seront indiquées au moment opportun, rattachent l'apparition et la circulation de ce chant à l'activité des joueurs de guzla serbes en exil.

On sait que ces derniers, disloqués par la pression turque en même temps que de grandes masses populaires et des chefs féodaux, étaient déjà parvenus

---

[1] Cf. « Columna lui Traian », I, 1870, no. 21.
[2] Cf., *Малорусская народную пѣсня XVI вѣка*, Voronej. 1877. p. 3—11.

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

en 1415 en *Pologne* où ils pratiquaient leur art, tantôt dans leur langue, tantôt dans celle de l'endroit où ils se trouvaient [3], chantant les prouesses de leur race et par la suite également les actions de valeur locale [4]. De pareils guzlars n'avaient bien entendu pas évité la Moldavie. Aussi l'apparition de l'un d'eux, un certain Georges « *srbin i pevac* » dans le document [5] émis par le voïvode *Pierre Aron* le 11 octobre 1454, doit être considérée comme l'attestation due au hasard, d'une réalité similaire à celle de la Pologne.

La nature de la forme poétique, qui n'est pas une chanson d'amour comme le croyait *Hasdeu*, mais bien comme nous en aurons la preuve en l'analysant, le récit épique d'un événement réel (1465) qui eut lieu moins de dix ans après l'apparition d'un guzlar à la cour princière de Moldavie — ne nous permet pas de détacher sa génèse de la circulation de la poésie en langue sud-slave dans les principautés roumaines [6].

En d'autres termes, cette ballade fait partie, tout comme les noëls bulgares concernant le voïvode *Dan II*, et les bugarstitcas de *Jankula voivod* [7], de la poétique slavo-roumaine, manifestations littéraires orales propres au genre de vie féodale, qui avait unifié du point du vue culturel le monde danubien au seuil du XV^e^ siècle [8].

Devant ces thèses, que des documentations ultérieurs rendront évidentes, il est clair que les problèmes soulevés par ce chant doivent être étudiés dans la perspective de la civilisation slavo-roumaine, dans laquelle s'encadre aussi la poétique orale, civilisation qui atteignit des l'époque d'*Étienne le Grand* son apogée moldave.

Tandis qu'au sud du Danube l'activité guerrière et libératrice momentanée d'un *Dan II* (1421—1431) et d'un *Jean de Hunedoara* (1433—1456) provoquait non seulement des révoltes locales, mais apportait également le renom épique de ces deux Roumains, renom qui les a assimilés poétiquement au monde de la poésie sud-slave [9], naissait dans les Principautés roumaines, à côté de la circulation de la poésie épique de langue slave, une autre forme de l'unité de vie créée au seuil du XV^e^ siècle sur le Danube serbo-bulgaro-roumain: la littérature écrite slavo-roumaine.

L'activité artistique des copistes moldaves des *monastères de Neamtz* et de *Putna*, qui étaient les principaux centres de développement de la littérature slavo-roumaine et d'où est sorti ce qu'on appelle *l'isvod moldovenesc*

---

[3] Cf. au sujet de l'activité des guzlars serbes en plusieurs langues notre étude inédite concernant « La genèse et la technique de la poésie épique orale sud slave », à paraître dans la revue de l'Association des slavistes roumains.

[4] « Arhiv für slavische Philologie », XXIX (1907), p. 231.

[5] Cf. M. Costăchescu, *Documentele moldoveneşti înainte de Ştefan cel Mare*. Iassy, 1932, p. 513, 4, document no. 136.

[6] Nous avons consacré à cette circulation, admise jadis comme une réalité historique hypothétique par N. Iorga (cf. *Istoria literaturi romîne, introducere sintetică*. Bucarest 1929, p. 20), une partie de notre étude intitulée *Poetica slavo-romînă*, § 3, à paraître dans « Studii şi materiale de istorie medie », 3.

[7] Cf. notre ouvrage inédit, *Cîntecul Bătrînesc*, chap. VII, 2, et l'étude citée à la note précédente.

[8] *Ibidem*, chap. VIII, 4.

[9] *Ibidem*, chap. VII, VIII.

BDD-A24358 © 1958 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

qui a influencé du point de vue graphique et artistique les manuscrits russes de la seconde moitié du XV[e] siècle[10], peut établir par elle-même la valeur de la civilisation slavo-roumaine considérée sous cet aspect.

Nous n'insisterons pas sur la valeur artistique de cette activité culturelle signalée déjà par les savants russes *A. J. Jacimirski*[11] et *A. Sobo-levski*[12], et nous ne tenterons pas non plus d'esquisser son histoire littéraire qui n'a pas encore été étudiée à fond[13]. Nous nous bornerons donc à présenter la valeur de cette littérature dans ses rapports avec l'unité de style culturel qui a caractérisé, sous la pression du type de vie féodale, la vie serbo-bulgaro-roumaine du XV[e] siècle, tout en attirant l'attention sur le fait que l'activité moldave de la civilisation slavo-roumaine a dépassé ses fins théologiques et d'éducation religieuse, s'élevant jusqu'aux valeurs sociales supérieures, exigées par les nécésités et le développement du pays.

Nous ne disposons d'aucune information documentaire au sujet des circonstances historiques qui ont présidé à la création de l'école littéraire slavo-roumaine du monastère de *Neamtz*. La langue médio-bulgare des textes, l'orthographe de *Tъrnovo*, imposée même aux manuscrits d'origine serbe[14] et son capital littéraire — qui ne connaît presque rien des vies de saints serbes, non plus que des produits de la première époque de la civilisation bulgare *(Cyrille, Clément* ou *Hrabr)*, mais seulement les écrits d'*Euthyme*, le dernier des patriarches bulgares — ne nous permettent cependant pas de séparer l'activité du monastère de *Neamtz* d'émigrations possibles de lettrés bulgares après la conquête de leur pays par les Turcs, émigrations qui, si elle ne sont pas prouvées par les maigres sources narratives ou documentaires que nous possédons, sont indiquées, par contre, par la conservation, précisément en Moldavie, des meilleures rédactions des œuvres d'*Euthyme*[15], des plus anciennes sources historiques bulgares[16], du plus beau monument artistique de l'art graphique bulgare[17], ainsi que par l'éclosion en *Moldavie* du plus puissant foyer de civilisation médio-bulgare du XV[e] siècle[18].

---

[10] A. I. Iacimirskij, *Григорiи Цамблакъ*, St. Pétersbourg, 1904, p. 381—387.

[11] Cf. *Славянская рукописи румунскiкъ библиотекъ* dans le « Sbornik ot. russk. jaz. i slov. », t. LXL (1906), Moscou.

[12] Cf., *Румыны среди славянскихъ народову*, St. Pétersbourg, 1917.

[13] Dans ce domaine pourtant trois slavistes se sont imposés A. J. Jacimirskij (cf. ouvr. cité, note 1); Emile Turdeanu (cf. *La littérature bulgare du XIV-ème siècle et sa diffusion dans les pays roumain*. Paris, 1947> et P. P. Panaitescu, qui a réalisé le catalogue descriptif des manuscrits slavo-roumains de la bibliotheque de l'Académie de la République Populaire Roumaine. (Nous n'avons pas consulté ce catalogue jusqu'à présent).

[14] Cf. le *Syntagma de Mathieu Vlastaris* copié en 1474. Cf. «Cercetări literare» IV. 1943, Bucarest, p. 126—127.

[15] Cf. E. Turdeanu, *Opera patriarhului Eftimie al Târnovei* (1375—1393), *în literatura slavo-română*. Buc., 1946, p. 11.

[16] Cf. Ion Bogdan, *Vechile cronici moldovenești pînă la Ureche*. Bucarest, 1891, p. 3—12, et, Arhiv für sl. Phil, XIII (1891), p. 481.

[17] L'évangéliaire de 1356 du tzar bulgare Alexandre III, mis en gage en Moldavie et acheté par Alexandre, fils d'Étienne le Grand, cf. « Revista Istorică », V (1919), p. 194.

[18] Nous connaissons les réserves faites par Emile Turdeanu *(ouvr. cité* p. 136). L'écart de 45 ans entre la conquête de la Bulgarie par les Turcs et le début, de l'activité de l'école du monastère de Neamtz, représentée par le *moine Gavril* (Gabriel), marque cependant l'intervalle nécessaire, du point de vue économique et politique, à la création de la base moldave de la culture slavo-roumaine, dont les premières manifestations avaient eu

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

L'apparition du second centre culturel slavo-roumain, celui de *Putna* (1470), fut évidemment le résultat d'un acte de la volonté princière, donc un acte d'État.

L'étude entreprise par *Emile Turdeanu*[19], au sujet des manuscrits de l'époque d'*Étienne le Grand* — dont le but immédiat, souligné par l'auteur, fut de tracer le fil conducteur de la civilisation pendant le règne de ce grand voïvode — a déjà souligné les rapports de la civilisation slavo-moldave dans ses manifestations graphiques, avec les périodes politiques que l'on distingue dans le règne de ce prince.

L'apparition des premiers manuscrits qui eut lieu à peine vers la fin de la première période de son règne (1457—1471), période pendant laquelle le voévode a dû étouffer la résistance des grands féodaux pour donner à la Moldavie une nouvelle base politique, prouve non seulement que l'activité littéraire slavo-roumaine n'était pas indépendante de la vie de l'État, mais qu'elle représentait quelque chose de plus, car ce n'était pas là seulement une activité théologique, même dans ses œuvres liturgique, mais également une réalisation politique.

En effet, deux des premiers manuscrits exécutés au temps d'*Étienne le Grand*, à savoir les deux manuscrits des *Actes des Apôtres* de 1463 — qui se trouvent aujourd'hui à *Moscou* et au monastère de *Chilandar* — et qui sont les premiers produits des ateliers des copistes moldaves postérieurs à l'an 1456 — avaient été commandés par le prince et étaient destinés à des monastères du Mont Athos. Ils étaient donc destinés — étant donné que l'on ne saurait expliquer autrement la précipitation du prince qui se préoccupa de ce don avant même d'avoir fondé le monastère de *Putna* ou d'avoir doté d'autres monastères moldaves de semblables trésors — à marquer dans le monde orthodoxe, là où la Moldavie était présente par les dons d'*Alexandre le Bon*, l'apparition en Moldavie d'un nouveau règne, illustre, riche et par conséquent puissant.

Le second acte qui témoigne de l'intérêt d'*Étienne* pour la culture slavo-roumaine, fut de doter sa fondation de *Putna* d'un nouveau centre de littérature slavo-roumaine. Dans ce but, on y transféra de *Neamtz* les moines *Casian* (Cassien), *Joanichie* (Joannice) et *Nicodim* (Nicodème), qui y créèrent bientôt de nouveaux disciples.

Ce fait, ainsi que la commande de manuscrits slaves[20] faite au monastère de *Zographou* afin d'en doter le fonds bibliographiques moldave, prouve qu'à l'époque d'*Etienne* l'activité des écoles de copistes correspondait à une question d'Etat.

A l'absence de tout manuscrit datant des premières années du règne d'*Étienne*, ce qui équivaudrait en principe à l'inactivité littéraire de *Neamtz*, correspond durant les années suivantes, une activité fébrile. Les clients sont

---

lieu plus tôt dans les monastères valaques, préparées déjà dès le début du XV-ème siècle, par l'activité de *Nicodim* (Nicodème); c'est pourquoi nous nous rallions à l'opinion admise par P. P. Panaitescu (*La littérature slavo-roumaine et son importance pour les littératures slavis*, Prague 1928, p. 4), d'autant plus que la dépendance formelle de la littérature slavo-roumaine des modèles médio-bulgares, ne limite pas l'activité de la culture slavo-roumaine à la simple transmission du capital littéraire médio-bulgare.

[19] Cf. « Cercetări literare », IV. (1943), p. 99—240.

[20] Cf. *Ibidem* p. 197—199.

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

dès lors — indice économique significatif — non seulement le prince, mais aussi de nombreux boyards [21].

On a contesté la valeur de la littérature slavo-roumaine, qui ainsi, est restée inutilisée. pour l'histoire dela civilisation roumaine. En ne considéront son capital que sous l'aspect des copies de livres de rituel, ou sous celui de la reproduction des écrits théologiques de l'école bulgare d'*Euthyme*, on a ignoré non seulement sa valeur artistique formelle, mais aussi ses véritables fins, ses réelles valeurs culturelles.

Sans revenir sur la valeur artistique des manuscrits, dont l'élégance et la finesse serviront de modèle, tant pour les manuscrits russes de la première moitié du XV^e^ siècle, que pour les premières impressions russes — faits que nous avons déjà cités d'après *A. J. Jacimirski* et *A. Soboleski* — nous voudrions attirer l'attention sur d'autres aspects de cette activité, qui nous permettront de reconnaître sa valeur véritablement nationale.

En dépit des apparences, la culture slavo-roumaine ne s'est pas contentée de reproduire des livres de rituel ou des textes théologiques d'intérêt monacal et ne s'est pas bornée à une activité calligraphique ou à l'exécution de copies artistiques enrichies d'ornementations et de miniatures.

Sans insister au sujet du *Polyélée*, sorte de *Gloria* de l'Eglise orthodoxe, œuvre du moine Filotei (Philotée) qui avant de revêtir l'habit monacal avait été, sous le nom de *Filos*, le logothète (1394) [22] du voïvode de Valachie *Mircea l'Ancien*, ni sur les écrits médio-bulgares — rédigés en Moldavie par *Grégoire Camblak* —, à savoir *La vie de saint Jean-le-Nouveau* et ses *sermons*, nous devons surtout rappeler pour l'activité créatrice de la civilisation slavo-roumaine de Moldavie, la consultation théologique donnée en 1487 par l'*évêque Vasile (Basile) de Roman* au *métropolite Géronte de Moscou*, lors du conflit de ce dernier avec le tzar *Ivan III Vasilievitch* [23].

D'autres faits appartenant au domaine des rapports de la civilisation slavo-roumaine avec les réalités locales nous permettent de mettre en évidence les tenants et les aboutissants de la littérature slavo-roumaine avant qu elle ne produise des réalisations d'ordre supérieur et national, à savoir les *annales historiques* qui constituent la première manifestation culturelle authentique et indiscutable appartenant en propre à la Moldavie féodale.

Au temps d'*Étienne le Grand*, l'activité canonique des deux ateliers de copistes de l'école littéraire slavo-roumaine avait été dépassée tout d'abord par la reproduction — ce qui signifiait en réalité sur le plan politique la mise à la portée du pouvoir — du *Syntagma de Mathieu Vlastaris*, ouvrage juridique destiné à préciser la morale religieuse et à réglementer la vie laïque. Cet écrit fut reproduit à deux reprises par ordre du voïvode (en 1474 et en 1495), fait qui souligne de nouveau que c'est la raison d'État qui a parfois patronné l'activité des deux ateliers de copistes.

L'importance de cette entreprise et son écho sont clairement exprimés par un fait qui appartient au XVI^e^ siècle, mais dont les racines se trouvent indubitalement dans la renommée du texte moldave, comme dans la réputation des

---

[21] Cf. *Ibidem*, p. 161—164, 175—181.

[22] Tit. Simedrea, *Pripealele monahului Filotei de la Cozia* dans «Revista Mitropoliei Olteniei» VI., (1954) Craiova. p. 20—35, 177—190 şi VII, (1957), p. 521—541.

[23] Cf. P. P. Panaitescu, ouvr. cité p. 5.

BDD-A24358 © 1958 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

possibilités culturelles slaves de la Moldavie. *Ivan le Terrible* (1533—1584), pour en finir avec les difficultés que soulevaent la consultation du *Syntagma*, — dont le contenu dans la traduction médio-bulgare initiale était resté classé fâchewement d'après l'alphabet grec, demanda au voïvode moldave *Alexandre Lăpușneanu* le remaniement du classement des matières traitées dans cet ouvrage par une nouvelle traduction du texte, coordonnée d'après l'alphabet cyrillique. Ce travail, confié au chroniqueur *Macarie* (Macaire), *évêque de Roman*, et ancien hégoumène du *monastère de Neamtz*, que fut mené à bonne fin [24].

Pour en revenir au problème de la valeur de la littérature slavo-roumaine, nous devons attirer l'attention du lecteur sur le fait qu'il serait erroné de croire que l'activité des copistes du XV^e^ siècle se borna à doter les églises de livres de rituel ou de traductions d'ouvrages purement théologiques.

Il est indiscutable que la littérature slavo-roumaine s'adressait à un cercle plus large que celui du clergé, car dans les si nombreux manuscrits conservés apparaissent également des apocryphes, parfois même contraires à la vraie foi, ainsi que des légendes évangéliques, bibliques, hagiographiques et même apocalyptiques [25]. Parmi celles-ci nous devons attirer l'attention sur la légende de la femme de *Putiphar*, que l'on trouve dans plusieurs manuscrits [26].

Parmi les écrits purement littéraires signalés dans les manuscrits slavo-roumains [27], nous ne retiendrons ici que le roman de *Varlaam et Josaphat* [28], ainsi que le remaniement slavo-roumain, réalisé en Moldavie [29], du « roman » populaire d'*Alexandre le Grand*, rédigé à l'origine dans le parler médio-bulgare de Macédoine.

Nous citons ce remaniement — bien qu'effectué au XVI^e^ siècle, comme le *Syntagma* de *Vlastaris* — car ce remaniement du texte littéraire macédonien souligne, tout comme la mise au point du texte juridique, l'esprit créateur et les possibilités de la culture slavo-roumaine.

Le roman de *Varlaam et Josaphat* a été conservé en Moldavie non seulement dans un manuscrit bulgare sud-danubien du XIV^e^ siècle [30], mais également grâce ā plusieurs copies moldaves du XV^e^ siècle [31].

Si les fresques du clocher du monastère de *Neamtz*, qui transposent en images ce roman représentent, avec des retouches (1830) ainsi que l'a admis *J. D. Stefănescu* [32], l'ancienne peinture du XV^e^ siècle, ce fait constituerait une indication précieuse pour l'étude de l'évolution de la civilisation slavo-roumaine à partir de ses préoccupations initiales et passives consistant à

---

[24] Cf. E. Turdeanu, *ouvr. cité.* p. 60.

[25] Cf. Ec. Piscupescu, *Literatura slavă din principatele romîne din sec. XV.*, Bucarest, 1939, p. 74—112.

[26] Cf. les manuscrits slaves de l'Ac. P R. no. 138, 154, 306.

[27] Cf. Ec. Piscupescu, *ouvr. cité*. p. 113—116.

[28] Cf. N. Cartojan, *Cărțile populare în lit. rom.* I, Bucarest, 1939. p. 251—262

[29] Cf. A. M. Mazon. *Le dit d'Alexandre le viel*, dans « Revue des Études slaves » XX, 1942 Paris, p. 13—40.

[30] Cf. le manuscrit slave no. 132 de l'Ac. P R.

[31] Cf. le manuscrit slave no. 158 de l'Ac. P R. et celui de Lwów, cité par Turdeanu, ouvr cité. p. 52.

[32] Cf. *Le roman de Varlaam et Josaphat illustré en peinture* dans « Byzantion » VII, (1932), p. 34—37.

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

transmettre des œuvres littéraires médio-bulgares, jusqu'à des créations nationales et actives. Ces fresque mettant à la disposition du peuple les enseignements contenus dans une œuvre littéraire écrite, qui lui était inaccessible, représentent en effet un stade plus avancé du processus d'utilisation politique moldave de la littérature médio-bulgare. Ce processus avait déjà comporté l'utilisation à des fins de propagande des manuscrits calligraphiés en Moldavie, ainsi que la transmission de compilations juridiques médio-bulgares.

Les annales allaient constituer non seulement le point culminant de l'activité de l'école littéraire slavo-roumaine de Moldavie mais également la réalisation suprême — la création — de l'époque d'*Étienne le Grand.*

Bien que les seuls manuscrits slavo-roumaines du XV^e^ siècle qui ont un contenu historique soient trois copies faites en *Valachie*[33] d'après une chronique byzantine en rédaction serbe — celle d'*Hamartolos* — l'activité historique moldave en langue médio-bulgare — par laquelle la culture slavo-roumaine s'est élevée au stade de création nationale — a été indubitablement précédée de la connaissance d'œuvres sud-slaves de même nature.

On a d'ailleurs déjà identifié la circulation en Moldavie au XV^e^ siècle de la même chronique d'*Hamartolos* dont le style a servi à l'auteur de la *chronique de Putna*[34] (letopiseţul de la Putna) pour modeler le sien.

Dans un sbornik de *Kiev*, conservé en 1891 sous le no. 116 à la bibliothèque de l'Académie théologique de cette ville, *Ion Bogdan*[35] a également découvert à côté des annales, appelées par lui *letopiseţul de la Putna*, d'autres textes slaves encore plus anciens. Parmi ceux-ci nous mentionnerons les plus anciennes *annales bulgares*, qui se terminent en 1413[36], ainsi qu'*une vieille chronique serbe* qui s'arrête à l'année 1490. Le réunion de ces textes dans le *sbornik de Kiev* ne saurait être l'œuvre du hasard, mais leur présence dans le même codex indique, par contre, une provenance commune, qui atteste indirectement, mais avec certitude, la base culturelle qui a constitué le point de départ de l'auteur des annales slavo-moldaves pour consigner les événements nationaux.

La consignation des événements locaux préoccupait depuis longtemps les disciples de l'école littéraire slavo-roumaine, à savoir dès l'époque où le moine *Gabriel* travaillait au monastère de Neamtz. Sur la dernière page d'un « *mărgăritar* » (sorte d'anthologie des plus belles pages de saint Jean Chrysostome), copié en 1443 par *Gabriel*[37], apparaît la note suivante :

Въ лѣтъ ≠ѕчце мєсєцѕ ѳѧїи къ. ѧї. дьнь отсѣчєсѧ глава Стєфана воєводѫ господарѣ землѧ молдавскъıѧ, сина Ѧлєѯандра воєвода отъ Романа сина ıлїа воєводѫ и погрєбєн бъıвъıѣ нѣмєчкомь монастирю тогожде мєсєца Іоулıѕ къ. ѕї. дьнь.

---

[33] Cf. Ec. Piscupescu, *ouvr. cité.* p. 117.
[34] Ion Bogdan, *ouvr. cité.* p. 30.
[35] Cf. ouvr. cité. p. 3—12.
[36] Ion Bogdan, *Ein Beitrag zur bulgarisches und serbisches Geschichtsschreibungen* dans « Arhiv für sl. Phil. » XIII, 1891, p. 481.
[37] Cf. manuscrit sl. Ac. RPR. no. 136.

BDD-A24358 © 1958 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

De telles mentions dénotent que l'on commençait à éprouver le besoin de consigner les événements retentissants, souci sans doute éveillé au contact des textes historiques sud-slaves. Le passage de pareilles notes sporadiques aux annales caractérise, du point de vue culturel, l'époque d'*Elienne le Grand*.

L'activité historique a été l'étape suprême du développement de la culture slavo-roumaine, celle au cours de laquelle la littérature slave des Principautés roumaines a acquis, sous l'habit étranger de la langue, un fonds national, non seulement par l'objet même de l'ouvrage, mais également par les vifs sentiments qui se font jour dans le texte de la chronique.

Le « *letopiseț* » [38] (la chronique) représente d'autre part l'initiative culminante de l'activité culturelle du voïvode, activité que nos précédents exposés ont montrée présente sous d'autres formes de développement de la civilisation slavo-roumaine. Ses rapports avec cette action voulue par le voïvode sont catégoriquement indiqués par son parallélisme avec d'autres préoccupations princières poursuivant le même objet, à savoir la transmission et la vénération du passé, préoccupations ayant certainement la même base politique féodale.

La reconstruction du monastère de *Rădăuți*, fondé par *Bogdan*, entraîna l'embellissement des tombeaux princiers s'y trouvant ; ce sont des faits connus qui peuvent s'encadrer tout naturellement dans l'accomplissement d'un devoir pieux suscité par les réparations du sanctuaire. Mais le fait de s'être soucié [39] du tombeau de *Petru al Mușatei* (Pierre, fils de Marguerite, 1374—1395), le seul de ses ancêtres qui ne dorme pas à *Rădăuți* son sommeil éternel, puisque enterré dans l'église du monastère de saint *Nicolas din Poiană*, indique quelque chose de plus : une action entreprise de propos délibéré pour perpétuer le souvenir de ses ancêtres princiers.

La pierre placée, toujours par *Étienne le Grand*, sur la tombe de *Dragoș* [40], qu'il transféra, en même temps que l'église, d'*Olovăț*, à sa fondation de *Putna*,

---

[38] *Letopiseț*, car il est évident que toutes les formes des annales moldaves anciennes, en langue slave ou traduites en d'autres langues, découlent d'une source commune (cf. P. P. Panaitescu, ouvr. cit. p. 7), une chronique de cour écrite par un ecclésiastique.

[39] Cf. P. P. Panaitescu, *Din istoria luptelor pentru independența Moldovei în sec. XV-lea* dans« Studii » IX, 1956 4, p. 107, Bucarest, 1956.

[40] Voici ce que nous écrit Monsieur P. P. Panaitescu à ce sujet le 5 Mai 1957:

« Me référant à notre entretien d'il y a quelques jours au sujet du tombeau du voïvode Dragoș, qui se trouve à Putna, je peux résumer de la manière suivante la communication faite à l'Académie roumaine en décembre 1939 par l'historien polonais O. Górka, grâce aux notes prises pendant la séance. Cette communication n'a plus été publiée à cause des circonstances qui régnaient alors (la guerre germano-polonaise).

Górka avait decouvert et avait en sa possession le manuscrit d'un Polonais qui visita le monastère de Putna en 1840 et copia toutes les inscriptions s'y trouvant. A de faibles différences près, ces copies concordent avec les textes des inscriptions publiées en 1903 par E. Kozak: Die Inschriften aus des Bukovina (la partie concernant Putna), à l'exception d'une seule inscription qui manque chez Kozak. Cette inscription se trouvait, d'après les indications du Polonais anonyme, encastrée (ultérieurement) dans le mur de l'annexe qui abritait la cuisine du monastère, annexe détruite entre temps, cela avant la publication faite par Kózak. L'inscription fut également détruite avec le bâtiment. Cette inscription, en slavon, avait été érigée par Étienne le Grand en 6981 (1473), au mois de Mai, et le prince y déclarait avoir « embelli » le tombeau de son *ancêtre* (dead) le voivode Dragoș. Il s'agit du tombeau de l'un des princes ses prédécesseurs sur lesquels Étienne a fait placer des dalles funéraires neuves, comme par exemple sur ceux de Bogdan I-er et de ses successeurs, à Rădăuți. Dans son commentaire, O. Górka, faisait observer que le qualificatif de *dead* (ancêtre)

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

est encore plus concluante. Le fait d'avoir pris soin de ce tombeau, — que *Dragoș* fût son *ancêtre* (dead) par le sang comme le dit l'inscription graveé par le voïvode sur le nouveau tombeau du fondateur, ou qu'il ne fût que son prédécesseur sur le trône de Moldavie — montre catégoriquement que l'attention accordée par *Étienne le Grand* aux tombeaux de ses prédécesseurs revêtait un substratum politique féodal, car par ces tombeaux le voïvode se montrait un avec le pays, par son passé. Le transport du tombeau de *Dragoș* à *Putna* et la mise à l'abri là-bas de l'église en bois du fondateur ne pouvaient avoir dans la mentalité féodale d'autre raison que celle de souligner la profondeur de ses rapports avec le pays.

De là jusqu'au *letopiseț*, et peut-être jusqu'à la dotation de la Moldavie, d'une rédaction féodale de la légende de sa fondation, il n'y avait plus qu'un pas.

Pas qui prouve, non seulement, que l'école littéraire slavo-roumaine, — de nature ecclésiastique au début de son activité, — avait réussi à créer une consience littéraire en Moldavie, au temps d'*Étienne le Grand*, mais même quelque

---

donné par Etienne à Dragoș le fondateur indiquait l'existence d'une descendance généalogi que en ligne directe. Étienne le Grand savait mieux que les historiens modernes qui était son ancêtre direct, encore que l'on ait admis que jusqu'à ce jour une interruption de la dynastie se soit produite à deux reprises: une fois au moment de l'arrivée de Bogdan et la seconde fois à l'avènement au trône des fils de Mușata. O. Górka croit que Bogdan du Maramureș était le fils de Dragoș, à preuve que tous deux étaient voïvodes des Roumains du Maramureș, dignité héréditaire dans la même famille. Si Bogdan est arrivé en Moldavie sur ies pas de Dragoș, cela signifie qu'il revendiquait un héritage paternel, les revendications territoriales n'étant faites alors qu'en vertu d'un héritage. En ce qui concerne Mușata de son vrai nom Marguerite, celle-ci était catholique, et par conséquent princesse catholique. Elle ne pouvait pas être, dans ces conditions la fille de Bogdan ou de Lațcu, mais l'épouse étrangère, d'un fils de ceux-ci, Costea ou Etienne. Par conséquent, là non plus il n'y eut aucune interruption de la ligne directe de la descendance masculine de Dragoș. Ainsi donc Dragoș était véritablement l'ancêtre d'Étienne le Grand. Cette thèse a été considérée par N. Iorga et I. Nistor. comme non fondée parce que reposant sur une inscription disparue et incontrôlable

A ce qu'a exposé alors O. Górka, je dois ajouter les données suivantes, qu'il ne connaissait pas. En 1843, Lev Gheorghiescul l'ecclésiarque du monastère de Putna, a publié les inscriptions de Putna. A cette date l'inscription érigée par Étienne le Grand pour honorer la mémoire du prince Dragoș n'était pas encore détruite. Gheorghiescul l'a publiée, probablement avec des erreurs, mais nous y reconnaissons facilement le texte communiqué par Górka. Ainsi d'apres le texte de Gheorghiescul, Etienne aurait apposé l'inscription « po svesteniiu koronu Dragoș voievodi » ce qui je crois, n'a pas de sens. Cf. le texte entier dans le revue « Arhiva Românească » de M. Kogălniceanu, II (seconde edition), Jassy 1882, p. 316. Il s'ensuit donc que l'inscription de Dragoș a vraiment existé à Putna (chez Gheorghiescul elle date par également de mai 6981).

La seconde circonstance qui explique la présence du tombeau de Dragoș au monastère de Putna est le texte suivant du Letopisețul Moldovei de Nicolas Costin (Nicolae Costin, Letopisețul Țării Moldovei, edition de I. St. Petre, Bucarest 1942, p. 175—176): « Nous avons appris nous aussi par de vieilles personnes, habitant ce pays-ci, comment un mot q'on se transmet d'une personne à l'autre, qu'a Olovăț une église en bois aurait était faite par le voïvode Dragoș et déménagée par le voévode Étienne le Bon qui l'aurait édifiée à Putna, où elle est encore aujourd'hui ». Voilà donc qu'Etienne a transporté le tombeau du voïvode Dragoș au monastère de Putna. A Putna on trouve encore aujourd'hui, en dehors de l'enceinte du monastère, au cimetière, une église en bois qui, selon la tradition locale, serait l'église de Dragoș, bien qu'elle soit en réalite relativement récente, certainement reconstruite à une date voisine de notre époque.

Tout cela confirme l'existence du tombeau du voévode Dragoș, élevé par Étienne le Grand, et du texte, communiqué par Gôrka, dont il résulte que Dragoș était l'ascendant direct d'Étienne ».

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

chose de plus important encore. Ses disciples pouvaient raconter en médio-bulgare non seulement des faits et des événements, mais même exprimer des sentiments. Ce qui prouve que cette langue s'était élevée en Moldavie au rang de langue de culture, et qu'elle tendait à assumer le rôle joué, par exemple dans la Hongrie féodale, par le latin médiéval. Toutefois dans le domaine de la stylistique littéraire le *letopiseț* ne représente pas la phase suprême de la littérature slavo-roumaine. Dans le texte du *letopiseț* apparaissent, — à côté de formes stylistiques empruntées aux sources étrangères, semblables à celle que nous avons déjà signalées comme ayant été identifiées par *Ion Bogdan*[41] dans l'ouvrage d'*Hamartolos*, et des mentions rappelant le style de la note écrite par le *moine Gabriel* sur la dernière feuille du manuscrit no. 136 de l'Académie de la République Populaire Roumaine déjà signalée — les premiers exemples de manifestations de sentiments propres, leur style étant cependant visiblement et catégoriquemment influencé par la mentalité et la vie monacale.

Къ лѣто ≠ѕчиг, генѕаріа. ї. вь вторникь, бъıст бои на каслѳи сь силами тѳрсками и къзможе Стефань воєводa тогда божїею милостїю и помощїѫ Їсоуса Христа сына жиѵаго бога иже отъ прчистъıѫ дѣкъı рождъшаго сѧ на спасенїе наше, и прѣдаде иχь богъ невѣрнии они ѩзикъı къ wстрию меча, и падошѧ тогда без числа множьство много и ѕхваценни бишѧ жики без числа мнози, иже и посѧчени бъıшѧ паки, нѫ тъкмо єдного остакишѧ жика, сына сакъ паша, и стѣгове иχъ и съ великими скиптри къзѧти бъıшѧ болѣе нежли. м. скиптрь; и къзврати сѧ Стефань воєвода съ вѣсѧми бои своими ѩко побѣдоносець къ настолнїи свои градь сѳчавски, и къзїдошѧ емѳ на срѧтенїе митрополитоу Їерене носѧщіти сватое єѵангелие къ рѫкахъ и сѳжаще и χваляще бога w бъıвшемь дароѵанин отъ къшнѣго и ѵлагословѣще царѣ. Да живет царь[42].

Beaucoup plus haut, sur l'échelle des valeurs stylistiques de la langue se trouvent d'autres textes moldaves du temps d'*Etienne le Grand*, ayant des caractères vraiment littéraires.

Voici par exemple comment est rédigée, dans la même langue médio-bulgare l'inscription érigée par le voïévode après le désastre infligé par ces mêmes Turcs, à son armée à *Răsboieni* (26 juillet 1476), inscription visiblement dictée par le voïévode, non seulement à cause du style direct employé

---

[41] Cf. *Vechile cronici moldovenești*, p. 30.

[42] Ion Bogdan, *Cronici inedite atingătoare la istoria Românilor*, Bucarest, 1896, p. 40—41.

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

mais surtout à cause de l'émotion, à peine contenue, qu'exprime le fragment central :

... къздвижес сианїи Махмет царъ тврскїи съ късѣми своими късточними силами, ешеже и Басараб воевода названїи лаїшта. прїиде съ ним съ вѣсем своем касарабскомъ землѧ прїидоша пакѣнити и гвблѧти землю молдавскою и доидоша до зде на мѣсто нарицаемое бѣлїи поток; и мы Стефан воевода и съ сыном нашим Алеѳандром изидохом прѣд ними зде и сътворихом съ ними велик разбои мѧсеца юл кѕ. и доп8щенїем божием побѣжденн бъша хрїстїане от поган и подоша тѕ многое множество от молдавскиχ боеχ[43]....

Cette digne et authentique expression de la douleur, véritable réalisation littéraire, n'est pas, ainsi que l'a fait observer *N. Iorga*[44], isolée, mais elle trouve son pendant dans le cri de joie de *Vaslui* (10 Janvier 1475) qui ressort de la communication faite par le prince, à cette occasion, aux Cours occidentales.

.... „lorsque nous avons vu une aussi grande armée, nous nous sommes levés courageusement en personne (avec notre corps) et avec nos armes et nous nous sommes opposés à eux, nous avons battu à plate couture ces ennemis à nous et de la Chrétienté et nous les avons écrasés et tous foulés aux pieds et nous les avons passés au fil de l'épée»[45].

Il est indubitable que les réalisations littéraire en médio-bulgare du type de celle de l'inscription de *Războeni*[46], caractérisées par la vivacité, la fraïcheur et l'émotivité — qualités stylistiques qui ont également pénétré les exposés du *letopiseț de Bistrița*, où l'auteur, accablé d'amertune, s'est

---

[43] Cf. *l'évêque* Melchisedek, *Inscripția de la Răsboeni*, dans les « Annales de l'Académie roumaine » II-e série. t. VII. II section, Bucarest, 1883, p. 3—4.

[44] Cf. *Istoria literaturii romine, Introducere sintetică*, Bucarest, 1929 p. 41.

[45] N. Iorga, *Acte și fragmente*, III, Bucarest 1897. p. 91—92.

[46] L'expression stylistique commune aux deux derniers textes cités — l'inscription de *Războeni*, rédigée en médio-bulgare, et la circulaire de 1475 conservée en plusieurs langues — pourrait indiquer que dans les deux cas nous nous trouvons en présence de traductions de textes rédigés d'abord en roumain. Le fait, en soi peut être admis comme probable tant parce que l'on sait que le traité de paix conclu entre *Etienne* et *Jean Albert*, le roi de Pologne (1499) eut trois rédactions, dont une « valaque » (cf. N. Iorga, Istoria literaturei romîne, intrdoucere sintetică. Bucarest 1929, p. 22; I, Const. Chițimia, Cele et aussi vechi urme de limba romînească, dans le « Romînoslavica » I, Praga 1948. p. 117—127, et aussi parce que le grammairien bulgare *Konstantin de Kostenec* (cf. « Starine » I, Zagreb 1869, p. 18) qui écrivait au début de XVème siecle, confirme que l'on écrivait le roumain avec des caractères cyrilliques, lorsqu'il donne un exemple de la prononciation de la lettre cyrillique-ѣ- en recourant au mot roumain *bea* (il boit). L'existence d'un brouillon roumain ne diminue pourtant, ni la valeur littéeraire texte du slave de l'inscription de *Războeni*, ni les beautés stylistiques de la langue utilisée.

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

détaché du style sacré et a laissé parler son âme, [47] — n'ont pas pu résulter de l'activité des ateliers de copistes des monastères de *Neamtz* et de *Putna*. La preuve de notre affirmation est faite par l'évolution du style médio-bulgare moldave au siècle suivant.

Pendant la première moitié du XVI[e] siècle il y eut en Moldavie un grand lettré, l'évêque, *Macaire*, ancien hégoumène du *monastère de Neamtz*, et c'est à lui que fut, confiée la révision et la coordination du *Syntagma* de *Mathieu Vlastaris*, demandées à *Alexandre Lăpușneanul* (1552—1561) par le tzar moscovite *Ivan le Terrible* (1530—1584), fait que nous avons déjà cité. Le texte de la chronique rédigée (1542), avec des prétentions de style, par le même *Macaire* pour *Pierre Rareș*, plus d'un demi-siècle après la rédaction de la chronique du *voïvode Étienne*, est, à la différence de celle du XV[e] siècle, dépourvu de vie, artificiel, pompeux et lourd. C'est une simple imitation de la phraséologie creuse, chamarrée et dépourvue de sens de l'ouvrage byzantin de *Manassès*, que la culture slavo-roumaine connut en rédaction médio-bulgare [48]. Par conséquent, au cours de la première moitié du XVI[e] siècle, la langue médio-bulgare avait cessé de constituer une valeur culturelle vivante et avait d'ailleurs perdu — ainsi que le fait remarquer *E. S. Kallužniacki*, qui a analysé le texte du *Syntagma* revu par *Macaire*, — ses qualités intrinsèques, devenant un «idiome slavo-roumain »[49].

Pour illustrer nos affirmations au sujet des textes médio-bulgares déjà cités, nous allons recourir au témoignage direct de deux passages de la chronique de Macaire. D'abord à celui où est raconté le départ de *Soliman* s'en allant punir *Pierre Rareș* (1538), puis à celui qui décrit la rencontre à *Ciceiu*, de ce voïvode chassé par les Turcs, avec sa famille.

онъ (Soliman) же ничксо же разложивъ, нж абїе дъхнж ѿко западникъ сверѣподъıханень и боурѧ тѧжкороущїа и въста страшно ѿко лъвъ ревъıи, ведъıи съ собож легеона множьство...[50].

простерь обѧтїа своа и младороднъıѧ дѣти чѧдолюбнѣ обиѧтънѧвъ цѣловаше и ѿко орель прикръıваше орличици без-

---

[47] Nous citerons à titre d'exemple un fragment du passage du letopiseț, concernant la défaite de Războeni.

...съткорисъ ними бои ѕ бѣломъ потоци и възмогошѧ то(г)да клетїи тѕрци и съ хикалѣними мѕнтѧне, и падошѧ тѕ добрїи витѧжи и велики болѣри не малии добрїи и младїи юнаци и воискаа добра и храбра, и храбрїи юнаци хѕсаре потопишѧ сѧ тогда, ї бъıсть тогда скърбь келїа въ молдавстѧъı земли....

[48] Cf. l'édition d'Ion Bogdan, Bucarest, 1922.
[49] E. Turdeanu, *ouvr. cité*, p. 60
[50] Ion Bogdan, *Vechile cronici*, p. 157.

BDD-A24358 © 1958 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

перъıѧ, и распростерь рѫцѣ свои и цѣломѫдрънѫѧ своѫ сѫжи-
етаницѫ, царица еленѫ, окатѣ рѣıдаше, она же обкикши сѧ о вѣıи
его жалостно плакаше и вѣсесрѣдечно облобъıзаше не ѣко самѳона
даанда оубїистъıна и ѣко тандарида сѫжителѣ своего храбрагоа
ироа [51].

Donc, bien que l'activité des ateliers slaves de Moldavie ait eté plus importante au XVI^e siècle — le nombre des manuscrits de ce siècle parvenus jusqu'à nous étant supérieur à celui du siècle précédent — et que l'activité culturelle slavo-moldave touchât formellement pendant ce siècle à des questions plus importantes, la langue médio-bulgare avait cessé d'être une force vivante, génératrice d'œuvres littéraires nationales. L'époque d'*Étienne le Grand* marqua, donc le point culminant de la culture slavo-roumaine.

Toutes maigres que soient les données certaines que nous possédons au sujet de la littérature slavo-roumaine et toute sommaire que soit la présentation synthétique que nous venons de lui consacrer — en cherchant à mettre en évidence les traits essentiels de son développement et son sens historique — il est certain qu'elle ne fut pas une simple manifestation d'ordre théologique et que ses transmissions ne représentent pas seulement un capital religieux.

Nous avons signalé en temps voulu les rapports existant entre l'activité des ateliers de copistes de *Neamtz* et de *Putna* et la vie de l'État, celui-ci étant le commanditaire de l'activité de ceux-là ; nous avons souligné ensuite que cette activité fut aiguillée sous la pression des besoins de l'État, vers la transmission d'autres écrits slaves, nécessaires à l'organisation et au développement de la vie de l'État.

De nombreux manuscrits contenant des textes apocryphes — les uns même contraires à la vraie foi et aux canons —, ainsi que des écrits purement littéraires (depuis des légendes bibliques jusqu'aux romans moralisateurs), prouvent que la littérature slavo-roumaine s'adressait à un public plus large que celui des monastères ou des églises, et que son activité desservait des domaines bien plus étendus que ceux desservis, dans l'intérêt de l'Etat, par le *letopiseț* et les ouvrages juridiques.

L'expression des sentiments, non seulement dans le texte du *letopiseț*, mais également dans certaines inscriptions, comme celle de *Războieni*, implique et atteste du point de vue grammatical et stylistique en fait la connaissance et l'utilisation courante de la langue slave. A cet effet nous disposons de deux documents certains et catégoriques.

Au début de novembre 1504, *Étienne le Grand* reçut une ambassade polonaise au sujet de la *Pocutie*. Le rapport adressé par l'ambassadeur *Firley* à son roi rend compte de la conversation qu'il eut avec le voïévode et avec le logothète de ce dernier. Nous citerons du texte de ce document rédigé en latin de l'époque [52], l'une des répliques du voïevode :

---

[51] Ibidem, *ouvr. cité* p. 159

[52] Ion Bogdan, *Documentele lui Ștefan cel Mare*, Bucarest, 1913, II, p. 472—82, doc. CXCI.

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

...« Dicas mihi censum propter qui deberem (di)mittere illam terram qua ego gladio accepi. *Vzyali esmi tu bukatu zemlyc, choczu stobi my szya dostalo.* Postquam domini tui non venerant prodie, tuncego mittam ad meos homines ad terram e comisso. [53].

La phrase ucrainienne englobée dans le texte latin de la réplique d'*Étienne le Grand* fut, de toute évidence, prononcée par lui dans un moment d'énervement, pour se faire mieux comprendre de *Firley*, chose que l'ambassadeur a reproduite textuellement. L'incident prouve que le voïvode moldave connaissait et utilisait la langue slave. En effet, si *Firley* avait eu la fantaisie de traduire lui-même au milieu du texte latin un phrase en slave, on ne pourrait pas expliquer l'emploi, pour la notion de « *un bout de terre* », du terme slavo-roumain *bukata*, au lieu des termes spécifiquement ucrainiens ou polonais, *sztuka* ou *kušak* [54].

Il semble du reste que le prince n'était pas seul à connaître le slave, et qu'il en était de même de ses boyards.

En effet une étude généalogique entreprise par *I. C. Miclesco-Prăjesco* [55] semble prouver pour autant que nous sachions [56], que les notaires de la chancellerie voïvodale, qui rédigèrent au XV^e^ siècle et même plus tard les chartes slavones de la Moldavie, appartenaient presque tous aux vieilles familles dont l'origine remontait à la fondation de l'Etat.

---

[53] Cf. *ouvr. cité*. p. 179.

[54] Ion Bogdan, *ouvr. cité* p. 488.

[55] *Despre unii dregători moldoveni din sec. XVI—XVIII* și *neamurile lor* (étude en manuscrit que l'auteur a eu l'amabilité de nous communiquer).

[56] Voilà ce que nous a écrit à ce sujet le 15 juillet Monsieur I. C. Miclesco-Prăjesco:

...« je suis parvenu à la conviction que les notaires qui apparaissent comme scribes de documents aux XV et XVI-e siècles, loin d'être des fonctionnaires mineurs, ordinairement des moines, comme le croyaient certains de nos historiens, étaient, presque sans exception, recrutés dans les rangs des plus grande familles de boyards. On rencontre à cette époque une véritable caste de lettrés, qui détiennent une sorte de monopole des questions regardant la chancellerie moldave. Je songe à tous les grands logothètes qui se sont succédés aux conseils princiers, depuis les premiers voévodes jusqu'à Vasile Lupu, c'est-àdire durant près de trois siècles. Presque tous, ils ont franchi tour à tour les degrés hiérarchiques de la chancellerie, commençant par être scribes (diac, dascăl, pisar), puis troisièmes logothètes, seconds logothètes. pour finir par être grands logothètes. C'est le cas d'un Mihail logofătul, d'un Ion Dobrul, d'un Toma logofăt, d'un Ion Tăutul, d'un Gabril Totruşan, d'un Toader Boboiog, d'un Mateiaş, des Moghila, des Stroici, des Gavrilaş, Mateiaş et de bien d'autres encore.

Presque sans exception, ils sont les descendants des boyards fondateurs de la Moldavie et, comme tels, ils sont apparentés, — dans une proportion bien plus forte qu'on ne l'a supposé jusqu'ici — tant entre eux, qu'avec tous les boyards du conseil princier, et même ordinairement, avec les princes aussi. Cette proportion ne saura être précisée qu'après utilisation systématique des données généalogiques que nous livrent les actes particuliers internes.

Considérée sous cet angle, la question de l'emploi de la langue slavonne dans les diplômes des XV^e^ et XVII^e^ siècles recouvre un aspect, nouveau: la connaissance du slavon par les notaires de cette époque pourait n'avoir guère été acquise dans les écoles ou les monastères, mais bien plutôt héritée de famille, en d'autres termes la langue slavonne ne serait pas, comme on l'a cru jusqu'à présent, une langue morte, utilisée exclusivement par l'église et la chancellerie princière mais la langue de l'aristocratie d'alors, c'est-à-dire des fondateurs de l'Etat.

Nous touchons ici à l'un des grands problèmes de notre histoire, notamment de celle de la Moldavie, qui attendent encore leur solution ».

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

Cela signifie pour nous que les boyards du temps connaissaient le parler et l'écriture slave et cela explique du même coup les particularités roumaines[57] des textes dûs à leur plume. Cette langue est donc justement qualifiée par *Kalužniacki* [58] d'« idiome slavo-roumain », étant donné que les scribes en question pensaient en roumain et s'exprimaient en slavon [59].

Le document du prince de Moldavie *Pierre Aron* du 11 octobre 1454, rédigé par Georges « *srbin i pevac* » [60], représente la seconde preuve. Il montre que les guzlars serbes, qui au cours de leur grande expansion vers le Nord étaient parvenus dès 1415 jusqu'à la Cour de *Vladislas Jagello* [61] de Pologne, n'avaient pas dès 1415 évité la Moldavie, où ils pratiquaient évidemment leur art tout comme en Pologne, puisque ce *Georges*, secrétaire occasionnel de *Pierre Aron*, n'oublie pas de préciser sa qualité de « *pevac* », trouvère, employant directement le terme national serbe qui désignait les serviteurs de l'art épique.

Bien entendu, nous ne savons rien directement l'activité de ces trouvères, pourtant nous avons des indications indirectes mais significatives au sujet de l'activité épique à la Cour d'*Étienne le Grand*, pour laquelle nous nous adresserons en premier lieu à la légende de la fondation de la Moldavie. On nous permettra une longue digression à ce propos.

Nous avons pour cette légende deux rédactions littéraires différentes surtout au point de vue social, mais très proches du point de vue anecdotique.

Grigore Ureche raconte ce qui suit dans sa chronique:

> « ...des pâtres des montagnes hongroises partis à la chasse parvinrent à la rivière Moldova et, l'endroit leur plaisant, ils firent venir les leurs du Maramorăş, et ils en encouragèrent également d'autres qui descendirent de cheval (au descălicat) d'abord au pied de la montagne... Parmi ces pâtres qui parvinrent à cet endroit se trouvait Dragoş »... [62].

L'authenticité de cette tradition pastorale ne fait pas de doute, car elle est confirmée par *Miron Costin*, qui écrit non sans regret:

> « ...c'est un grand malheur pour lui *(pour Dragoş)* que le témoignage du Maramorăş, (car) j'ai entendu dire de mes oreilles que c'était un pâtre »[63].

Dans la seconde rédaction de la légende de la fondation (littéralement « de la descente de cheval », «descălecare» en roumain), *Dragoş* est par contre présenté comme un personnage féodal qui détermine la création de l'Etat moldave. Cette rédaction apparaît pour la première fois dans le texte russe intitulé « *Récit succint concernant les princes de la Moldavie depuis le commencement du Pays de Moldavie* », qui forme l'une des annexes de la chronique connue sous le nom de *Voskresenskaja letopis* [64]. Voici ce que raconte ce texte dont la partie

---

[57] Damian Bogdan, *Caracterele limbii textelor slavo-romîne*, Bucureşti, 1936.
[58] *Ouvr. cité.*
[59] I. A. Jacimirskij, *Языкъ славянскихъ грамотъ молдавскаго ізхожденія*, St. Pétersburg, 1909, p. 21.
[60] Cf. M. Costăchescu, *Documentele moldoveneşti înainte de Ştefan cel Mare*, Jassy, 1932, II, p. 513—514, document 136.
[61] Arhiv für sl. Phil », XXIX (1907), p. 237.
[62] Cf. *Cronica Ţării Moldovei*, édition P. P. Panaitescu, Bucarest, 1956, p. 63—65.
[63] Cf. *De neamul moldovenilor*, édition C. Giurescu, Bucarest 1914, p. 37.
[64] Ion Bogdan, *Vechile cronici moldoveneşti*, p. 62—64.

BDD-A24358 © 1958 Editura Universităţii din Bucureşti
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

centrale n'est qu'une version de la chronique moldave en slavon, écrite, à la demande et pour l'information du souverain moscovite *Ivan III*[65] (1440—1505).

« Or il y avait parmi eux un homme prudent et vaillant nommé Dragoș et il partit avec ses compagnons à la chasse aux bêtes fauves et ils trouvèrent au pied des hautes montagnes la trace d'un aurochs et ils s'en allèrent en suivant sa trace au-delà des hautes montagnes et ils franchirent les montagnes et ils rejoignirent l'aurochs sur les bords d'une rivière sous un saule et ils le tuèrent et festoyèrent avec leur gibier. Et Dieu envoya à leur coeur la pensée de se choisir un endroit pour vivre et de s'y établir, et ils s'unirent tous et décidèrent de rester là, et ils s'en retournèrent et racontèrent à tous les autres la beauté du pays et de ses cours d'eau et de ses sources, et cette idée plut à leurs compagnons et ils décidèrent d'aller eux aussi là où avaient été leurs compagnons et ils cherchèrent à choisir l'endroit, car tout autour c'était la solitude et aux confins erraient les Tartares avec leurs troupeaux, et ils implorèrent ensuite Vladislav, le roi de Hongrie, de les laisser aller, et Vladislav, par une grande grâce, les laissa partir. Et ils partirent du Maramureș avec tous leurs compagnons et avec leurs femmes et leurs enfants, au-delà des hautes montagnes, et coupant les forêts et écartant les pierres ils franchirent les monts avec l'aide de Dieu et arrivèrent à l'endroit où Dragoș avait tué l'aurochs, et cet endroit leur plut et ils s'y établirent, et ils choisirent parmi eux un homme sage du nom de Dragoș et ils le nommèrent leur prince et voïvode et c'est depuis lors qu'a commencé (à exister) avec la permission de Dieu, le Pays de Moldavie »[66].

L'anecdote qui est à la base de ce récit, est indubitablement commune aux deux rédactions, qui ne diffèrent que par le cadre social de la fable et la tonalité stylistique de l'expression. Les effets d'une transhumance originelle cédèrent le pas à une transmigration. Les aspects idylliques de la terre moldave sont dominés par le soulignement un au chroniqueur de leur état désertique. Des évocations historiques apparaissent: les Tartares qui possèdent les plaines, le roi Vladislav de Hongrie qui autorise la transmigration. La personnalité de *Dragoș* tend à passer au premier plan, dans la tonalité stylistique apparaissent des valeurs eeclésiastiques qui rappellent les annales moldaves, dont fait d'ailleurs partie la légende telle qu'elle est rédigée dans la chronique russe citée plus haut.

En dernière analyse le texte correspond à la rédaction transmise, succinctement et sous une forme encore plus catégoriquement féodale, par les deux rédactions médio-bulgares du *letopiseț*, qui racontent ce qui suit:

« Le voïvode Dragoș vint du pays Hongrois — du Maramureș — chassant l'aurochs et il régna deux ans »[67],

« En l'an 6867 (1359) vint le voïvode Dragoș du Pays hongrois — du Maramureș — poursuivant un aurochs et il régna deux ans »[68].

L'épisode de la chasse, formellement commun au deux rédactions, apparaît dans la première — celle de *Gr. Ureche* — comme un simple incident secon-

---

[65] V. Costăchel, *Relațiile dintre Moldova și Rusia în timpurile lui Ștefan cel Mare*, dans le volume « Studii cu privire la Ștefan cel Mare », Bucarest, 1956, p. 169—202.

[66] Cf. Ion Bogdan. *Vechile cronici*, p. 187—188, 237—238.

[67] *Ibidem*, p. 143—194.

[68] Ion Bogdan, *Cronici inedite atingătoare*. p., 34, 49.

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

daire et dont l'accent est mis sur les beautés du pays qui retient les pâtres:

« Ils trouvèrent sur la rivière Moldova des endroits agréables avec des champs découverts, des cours d'eau, des forêts épaisses»... [69].

C'est-à-dire tout ce qui est nécessaire à la vie des pâtres. Mais tandis que le *chasse* peut être dans cette rédaction une transmission secondaire, retenue par *Ureche*, de la rédaction féodale, que, sans doute il connaissait, elle détient dans cette dernière le rôle principal.

Romulus Vuia [70] a cru pouvoir identifier dans cette légende, le remaniement d'un motif épique de large circulation internationale.

Ce motif, quelle que soit son origine, a été en tout cas, un fait littéraire secondaire, car le première rédaction — racontée par *Gr. Ureche* — encore qu'enregistrée après la seconde (la rédaction féodale), ne peut pas en provenir.

Les bergers ne peuvent pas succéder dans le folklore au voïvode, car ils le précèdent. En effet, on ne peut invoquer aucun processus de folklore pour expliquer l'apparition de féodaux à la place de pâtres. Car à cela s'opposerait de fait la personnalité valaque de *Negru Vodă*, le prince Noir, qui passant du domaine des traditions historiques dans la circulation du folklore a perdu son propre nom, mais non pas aussi sa qualité sociale, et à cela s'oppose en principe la pratique folklorique qui tend par contre à doter ses personnages de formes revêtues d'un prestige social.

Nous nous trouvons donc évidemment, dans le cas de la seconde rédaction en présence d'un remaniement féodal d'une tradition pastorale, qui transmettait à l'origine les souvenirs se rattachant aux passages d'une population du Maramureș dans la plaine moldave, par le canal d'un motif spécifique de la vie féodale — la *chasse*.

Pour la signification féodale du motif de la « *chasse* », qui généralement transpose dans une forme littéraire un « *combat* », nous ne devons pas nous adresser, comme l'a fait *Romulus Vuia*, à des sources étrangères et lointaines, « *la chasse* » étant une valeur poétique spécifique de l'épique slavo-roumaine [71], phénomène littéraire propre aux XIV[e] et XV[e] siècles.

C'est par la chasse que sont exprimées poétiquement les prétentions de primogéniture qui ont provoqué la lutte du prince *Dan II* (1420—1431) pour le trône de Valachie [72]; c'est sur un épisode de chasse que repose anecdotiquement l'interprétation épique des événements se rattachant à l'usurpation du trône par *Vlad* (1396—1398), le fils de *Dan I-er* [73]; une chasse apparaît

---

[69] Gr. Ureche, *ouvre. cité.*, p. 63.

[70] *Legenda lui Dragoș*, dans « Annuarul institutului de istorie națională » de l'Université de Cluj, I (1921—22), p. 300—309.

[71] Cf. notre étude *Poetica slavo-română* à paraître dans « Studii și materiale de istorie medie », III

[72] *Периодическо списание*, Brăila, 1870, et le § 2 de notre étude citée plus haut.

[73] Cf. la ballade de *Chipor Crai*, chez N. Păsculescu. *Literatura noastră populară românească*, Bucarest 1910, p. 152 et le §. 3 de notre étude intitulée « Jankula Vlaška Voivod » qui forme l'huitième chapitre de notre travail en manuscrit «*Cîntecul bătrînesc*».

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

encore dans la légende de la *fondation de la Valachie*, notée au XVII[e] siècle par *Païsios Ligaridis* [74], qui se trouve à l'origine de la légende de la naissance de *Iancu de Hunedoara*, et n'en dérive pas [75].

Nous ne disposons pas de documents certains, mais nous ne pouvons cependants pas séparer la création de la rédaction féodale — qui apparaît précisement dans sa rédaction la plus ancienne dans un texte appartenant à l'époque et à la Cour d'*Étienne le Grand* — de l'activité culturelle de la cour du voïvode.

Les préoccupations de culture de ce prince dans le domaine inspiré et dominé par l'Eglise, ont inclu, pour exprimer la richesse et par conséquence aussi la puissance du pouvoir princier, la dotation des monastères et des églises d'objets précieux qui parlent aux yeux, et l'utilisation à des fins de propagande à l'intérieur et à l'extérieur du pays, de riches manuscrits exécutés dans les ateliers de *Neamtz* et de *Putna*. Mais bien plus, elle s'est également étendue à la mise des valeurs littéraires — inspirées dans ce temps là par l'Église — au service de l'éducation des masses populaires. Nous nous référons à la transposition en images du roman pieux de *Varlaam et Josaphat* dans les fresques qui ornent l'intérieur du clocher, construit par le prince *Étienne*, par lequel on pénètre dans le monastère de Neamtz [76].

Dans l'autre domaine de son activité culturelle, — le culte du passé —, s'est attachée, après l'embellissement des tombeaux de ses prédécesseurs et la réfection de l'obituaire de *Bistrița* [77], à la rédaction d'annales, destinées non seulement à rafraîchir les souvenirs, mais à rattacher également son règne au passé qui s'y trouvait représenté. Cette activité a pu et a dû avoir aussi des manifestations orales, qui sont de rigueur pour la culture médiévale.

Le fait d'avoir abrité la tombe de *Dragoș* à *Putna*, — monastère destiné à être la métropole culturelle et la nécropole princière de la Moldavie, — celui d'avoir souligné par l'inscription qu'il fit apposer sur le tombeau de ce dernier sa qualité de *dead* (ancêtre), et enfin celui d'avoir transporté d'*Olovăț* à *Putna* l'église fondée par *Dragoș*, constituent des actes qui indiquent d'une manière catégorique, le désir et l'intention du voïvode de rattacher spirituellement son autorité sur la Moldavie au passé du pays que *Dragoș* symbolisait en dernière analyse.

Dans ces conditions il nous semble non seulement probable, mais certain, que la rédaction féodale de la légende de la fondation de la Moldavie qui, à à la différence de la rédaction pastorale, plus ancienne, fait de la personne du fondateur: Dragoş l'élément central de l'évènement, (élèment qui apparaît pour lá première fois dans un texte appartenant à la Cour et de l'époque d'*Étienne le Grand*, a dû résulter des nécessités de sa politique. Et cela d'autant plus que *Dragoș* ne figurait pas, avant l'époque d'*Etienne* dans l'obituaire princier de *Bistrița* [78], mais qu'on le trouve dans la liste des princes donnée par la chronique écrite à la Cour du voïvode, qui résume succinctement toutes les données féodales de la légende de la fondation du pays par *Dragoș*.

---

[74] Conformément à notre étude cité ci-dessus.
[75] D. Russo, *Studii şi critice*. Bucarest, 1910, p. 96.
[76] I. D. Ştefănescu, *ouvr. cité*, dans « Byzantion », VII, (1932), p. 347.
[77] Damian P. Bogdan, *Pomelnicul mănăstirii Bistrița*, Bucarest 1941, p. 21.
[78] *Ibidem*. p. 32.

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

Rattachant la fondation de la Moldavie à la personne de celui qu'il déclarait être son ancêtre, le voévode affirmait catégoriquement — par le moyen classique des manifestations de la culture et de la propagande, propres au moyen-âge, à savoir par la littérature orale — les droits du prince, les siens par conséquent, sur un pays qui, jusqu'à l'acte de la *Cîmpia Direptății* où il fut proclamé voïvode de Moldavie (14 Avril 1457), avait été, pendant plus de vingt ans, déchiré et diminué par les luttes des grands féodaux dissimulés derrière les différents prétendants au trône et qui étaient les véritables maîtres politique de la Moldavie, et qui avaient exclu le fondateur de l'Etat moldave de la tradition attestée par l'obituaire du monastère de *Bistrița*.

La signification politique de ce geste fut donc de souligner, d'une part, l'identité existant entre le voïvode et le pays par l'intermédiere du fondateur et de mettre, d'autre part, en évidence la supériorité des ses droits, étant donné que, à la différence des autres féodaux, il affirmait descendre en ligne directe du fondateur. Pour cela, on dut apporter d'*Olovăț* l'église et le tombeau de *Dragoș* et on eut besoin de la dalle que l'on plaça sur la tombe de cc dernier, il fut surtout nécessaire de modifier la série des princes qui figurent dans la chronique où, à la différence de l'obituaire de *Bistrița* qui ignore *Dragoș*, apparaît également ce dernier. Et c'est donc assurément à cela qu'est due la rédaction de tradition féodale, qui appuyait devant un public plus nombreux, la même position politique du voïvode.

Notre thèse n'est du reste, ni gratuite, ni soutenue seulement par les faits et les situations historiques que j'ai cités. Bien au contraire elle est suggérée, sinon par les documents de l'époque d'*Étienne le Grand*, du moins par une tradition de l'époque consignée par écrit au début du XVIII^e^ siècle.

Nous avons en vue les anecdotes (« O seamă de cuvinte ») de *Ion Neculce* (1672—1746), dont la série vient d'être complétée à l'aide d'un texte inédit. On y raconte á ce propos

> la fondation de la Moldavie par Dragoș, qui se serait fixé à Siret où il aurait construit une forteresse en terre, une demeure princière et une église, à proximité de laquelle son eponse » « de religon saxonne » aurait édifié à son tour une église catholique. Puis il y est question de l'église de Volovăț, élevée par Dragoș et transplantée par Etienne à Putna.

Le geste du voïvode est motivé en des termes qui concordent avec la thèse soutenue per nous:

> « Voulant rendre vénérable le monastère de Putna, afin qu'il fût considéré comme la première église, bien antérieure aux monastères du prince Alexandre le Grand. « (i. e. le Bon) ».

Les dessous politiques des gestes d'*Étienne le Grand* relatifs au prince *Dragoș* et à la fondation de l'État Moldave n'avaient donc point échappé à

---

[79] Mitu Grosu, *O legendă inedită și trei puțin cunoscute din « O seamă de cuvinte » de Ion Neculce*, dans la revue « Tînărul scriitor », VI, (1957), Bucarest, nr. 7, p. 98 — 100. Voici le texte roumains du passage en question:

« vrînd să facă evlavie mînăstirii Putnii, ca să (se) cheme acee întîi (ace) biserică, mai de mult decît alte mînăstiri a (le) lui Alexandru Vodă cel Mare ».

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

ses contemporains. Leur transmission par la tradition n'avait pas encore cessé du temps du chroniqueur *Ion Neculce.*

Au moment où, à la fin de cette longue digression, commence à se dessiner à nos yeux l'aspect culturel de la Cour d'*Étienne le Grand* — où l'on rédigeait une chronique, où les guzlars ambulants pratiquaient l'art épique et où le voévode utilisait les légendes à des fins politiques — il est nécessaire, pour brosser plus nettement le tableau de la culture slavo-roumaine, de poser également le problème des rapports entre les deux couches de la culture slavo-roumaine (à savoir la littérature écrite et la littérature orale), que l'existence du guzlar lettré à la cour de *Pierre Aron* et la rédaction féodale de la légende de la fondation du pays, nous obligent à considérer comme certaines.

Mais nous ne pourrons considérer ce problème qu'à la lumière des suggestions que nous imposent des faits propres au XVI-e siècle.

Nous nous référons au cadre littéraire de la ballade de *Vartici* [80], inspipé par l'exécution du hetman *Pierre Vartic*, qui eut lieu le 7 Avril 1548 par ordre du prince *Ilias Rareș* [82].

Signalons que les vers de ce chant conservent manifestement les traits d'une origine érudite. Le motif des arbres entrelacés qui poussent sur les tombes des amants séparés brutalement, — est remplacé dans cette ballade par *deux roses*. Le remaniement a été réalisé évidemment en tenant compte de la signification en arménien du nom de *Vartic* — « *rose* » (vard-) [83].

Les rapports politiques de la ballade avec le monde féodal sont évidents: sa naissance au sein de la cour est confirmée tant par la communion spirituelle de ce chant avec les récits conservés dans les chroniques du règne d'*Alexandre Lăpușneanu* au sujet d'*Hélène Rareș* [84] que par le geste histopique du voïvode. Aux insinuations infamantes contenues dans ces vers et aux insinuations de la chronique répondit à l'époque l'assassinat de la vieille princesse par le prince, son gendre [85].

Ce chant ne nous intéresse ici que sous son aspect anecdotique, qui fut réalisé par l'intermédiaire du récit biblique [86] de *Joseph et la femme de Putiphar*.

En signalant le remaniement, dans la rédaction roumaine, de ce récit biblique, remaniement qui comporte le remplacement des rapports originaires des protagonistes par une parenté spirituelle — *marraine et filleul* — qui découvre d'une manière insinuante, grâce au nom de l'hetman, *Pierre*, l'identité de la marraine, la princesse *Hélène*, femme de Pierre Rareș ; et en soulignant dèrechef ainsi le caractère politique et lettré de la genèse de cette ballade, nous ne pouvons pas séparer l'apparition, de ce thème poétique rare dans le Sud-Est-européen eté unique dans le domaine pou'rain de la « popularité »

---

[80] C. N. Mateescu, *Balade*, Vălenii de Munte, 109, p. 29—34.

[81] Cf. notre étude intitulée *Funcțiunea socială a cîntecului bătrânesc, I, Balada lui Vartici* à paraître dans la « Revista de Folclor », II 2.

[82] Gr. Urechе, *ouvr. cité*, p. 156.

[83] Cf. « Dacoromânia », II, (1923), Cluj, p. 427.

[84] Ion Bogdan, *Vechile cronici moldovenești*, p. 125, ibidem, *Letopisețul lui Azarie*, Bucarest 1909, p. 111.

[85] Cf. *Ouvre. cité*, p. 182.

[86] Cf. *La Genèse*, 39.

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

de la *femme de Putiphar*, qui apparaît, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, dans quelques manuscrits du XV^e siècle.

Le patrimoine de la littérature slavo-roumaine écrite a donc influencé la création épique orale, qui était sans aucun doute cultivée également au XV^e siècle en Moldavie, c'est ce qui et explique la qualité artistique de la langue médio-bulgare indiquée par le texte de certaines inscriptions, comme aussi par celui de différents passages du *letopiseț*.

Dans cet ensemble de faits, de situations et de valeurs historiques, parmi lesquels la littérature slavo-roumaine a été reconnue comme une réalité vive et complexe, se situe aussi le chant de *Stefan Vodă* (du prince Étienne) découvert par *B. P. Hașdeu* dans la *Grammatika Ceska* de *Blahoslav*.

Attirant de nouveau l'attention sur un fait déjà affirmé, nous répéterons que la forme poétique en cause n'est pas une chanson d'amour, mais une ballade historique, fait qui sera prouvé par les analyses auxquelles nous allons procéder. Nous devons encore préciser que sous l'habit linguistique ucrainien de ce chant, se dissimule historiquement l'une des formes originelles de la poésie slavo-roumaine du Danube[87], la seule directement conservée (bien que dans une autre langue) avec ses aspects originaires.

L'analyse littéraire du texte confirmera et soutiendra cette thèse.

L'analyse linguistique a déjà reconnue les caractères occidentaux, à savoir galiciens[88], de la langue ucrainienne ayant servi à la rédaction de ce chant. Il est difficile d'en tirer d'autres résultats à cause de la complexité des indications philologiquement possibles.

Négligeant donc quelques indications linguistiques de cette sorte — par exemple le phonétisme *čemu* (vers 1), l'accusatif du pronom personnel *me* (vers 11), le locutif de type *rotě* (vers 6, 7, 8) ou le phonétisme *Štefan* (vers 8—12, 15—19) — nous ne nous arrêterons qu'à ce que nous considérons comme significatif au point de vue philologique.

La troisième personne du pluriel de l'indicatif présent apparaît dans notre texte sous les formes *šerenuju* (vers 6), *štrylaju* (vers 7) et *stoju* (vers 2). Cette forme est anormale en ucrainien (-t$_i$), mais également impropre en slovaque (-a), comme en polonais (-ą). Elle est par contre toute naturelle en serbe, langue qui perdu a de bonne heure, dès le XII^e siècle, la consonne finale (-t)[89].

Cette indication grammaticale unique, même si elle est insuffisante philologiquement pour fixer l origine linguistique de notre chant, suffit cependant pour situer cette ballade, entendue chez les « Croates », dans ses perspectives littéraires réelles. Et cela d'autant plus que rien ne nous permet d'affirmer que ce chant entendu à *Venise*, et même selon une autre version parmi des Croates[90], ait jamais circulé en Ucraine.

---

[87] Cf. notre étude inédite *Poetica slavo-română*, qui paraîtra dans « Studii și materiale de istorie medie », III.

[88] Potebnja A., *ouvr. cité.*

[89] Cf. Vondrak, *Vergleichende slavische Grammatik*, II, 2, édition, Göttingen, 1927, p. 173.

[90] Jan Blahoslav, *ouvr. cité*, p. 384.

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

Le fil conducteur de la réalité historique que reflète cette ballade est représenté par la personnalité de l'héroïne, — la jeune fille aimée par le voïvode, qui la désire, mais qui doute qu'elle soit faite pour lui, — vierge qui fait songer aux *amazones*, care elle prétend que l'homme doit la conquérir par sa vaillance.

Ce personnage appartient en propre à la poésie épique danubienne, *A. Potebnja*[91], poursuivant des similitudes anecdotiques, avait déjà attiré l'attention sur une forme poétique semblable, à savoir un chant serbe publié par *Vuk Karadžić*[92] dans le thème duquel la rivière appelée *Cetinje* a été certainement affablée de ce nom, par la suite, car il est incontestable que personne ne pourrait nager dans ce maigre ruisseau.

> Cinq jeunes gens de Cétinjé boivent du vin au bord de la rivière. Ils sont servis par une jolie fille dont tous sont amoureux. Mais elle leur dit: je peux vous servir du vin à tous, mais je ne saurais être aimée que par l'un de vous. Je serai donc à celui qui, vêtu et armé, traversera la rivière a la mage. Seul le jeune Radoica ose eela et réussit. A son retour il se laisse couler à pic. Et la jeune fille croyant qu'il se noie saute dans l'eau pour le sauver. Aussitôt après les jeunes-gens, se tenant par la mais rentrèrent chez eux.

Ce même thème, légérement différencie, apparaît encore dans une poésie bulgare, dont le récit est rattaché au Danube:

> Une jeune fille parie avec 12 bergers de traverser le Danube à la nage. Si elle ne réussit pas, elle leur donnera son voile [93]. Si elle y parvient, ils perdront leur troupeaux. La jeune fille réussit à passer le fleuve et arrive dans la « *frenska zemja* ». sur la rive septentionale où elle fait peur aux femmes qui blanchissent de la toile et leur en vole une pièce. Les bergers perdent alors leurs troupeaux [94].

L'héroïne apparaît encore dans d'autres chants des bord du Danube, serbes cette fois. Mais l'anecdote les attribute soit à la forteresse de *Vidin*, soit au *tzar Šišman*. Nous citerons donc outre un chant ayant de toute éviddence tourné, d'une manière secondaire, à la satire — qui qui paconte que la forteresse de *Vidin* est bâtie par une jeune fille[95] — un fragment épique dans les vers duquel.

> la forêt déplore la reddition des armées de *Šišman*, et bien plus encore la perte d'une belle jeune fille qui se trouvait dans l'armée de celui-ci [96].

Dans le poème *Ribanje i ribarske prigovoranje*[97] (1567) le poète dalmate *Petar Hektorović* (1487—1572) introduit aussi, comme on le sait, quelques formes poétiques orales, entendues par lui dans l'ile de *Hvar-Lessina*, qui se

---

[91] *Ouvr. cité*, p. 34.
[92] Cf. *Српске народне пјесме*, I, No. 758.
[93] Symbole du mariage.
[94] «*Сборник за народ. умотворения . .*, » Sophie t. XXII (1922), p. 54.
[95] A. Gavrilović, *Поновно певане народно*, dans « Glas srpske kral. akademie », t. LXXII/44, Beograd, (1907), p. 139—140.
[96] A. Gavrilović, *Prvo istoričko doba narodna poeziji*, dans « Rad Jugoslovenska Akademiji », 153—60, Agram, 1903, p. 216.
[97] Cf. *Stari pisci hrvatski*, t. VI, Agram 1876.

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

trouve devant *Raguse*. Il y a parmi elles un chant qui se référe au *Danube* et au *tazar Šišman*.

> une jeune fille qui se trouve sur la rive escarpée du Danube essaye en vain de retenir Šišman en lui annoncant le sort de deux autres princes — Andreiaš et Lazare — tombés au pouvoir de Bajazet [98].

Mais la vierge danubienne — l'*amazone* — ne doit pas être confondue avec *les jeunes filles et les femmes qui blanchissent de la toile dans le fleuve* et qui sont des personnages propres aux vers sud-slaves[99]. Ils représentent l'opinion publique, le chœur du drame grec, qui transmet et commente les événements, fonction qui est évidemment dévolue aussi la personnalité de la vierge qui apparaît dans le dernier chant cité plus haut.

L'*amazone*, une personnalité poétique danubienne, a une autre origine. Elle remonte probablement aux temps auxquels se référe le vers du chant bulgare, dans le thème duquel la vierge, franchissant le fleuve et parvenant à la rive septentrionale, arrivait au Pays des Francs, dans la « *frenska zemja* ». Son souvenir est plus authentique et plus clairement conservé dans le folklore roumain.

Elle apparaît également lorsqu'elle met à l'épreuve es vertus chevaleresques de ses prétendants — tout comme la jeune fille du camp du prince *Étienne* — dans le chant de la *Fata de frîng* [100] (La fille du Franc), dans les vers duquel persiste d'une manière suggestive le souvenir de certains *galions* [101] qui évoquant l'époque du commerce génois sur le Danube et également, selon la tradition, leurs vieilles forteresses des bords du fleuve.

Elle apparaît plus clairement encore, toujours comme une *amazone*, dans un noël laïque qui appartient, quant à sa genèse, au XV^e^ siècle [102]. Cette forme poétique permet d'identifier du point de vue historique et littéraire sa personnalité, qui appartient aux mythes médiévaux et plus particulièrement aux mythes génois.

Nous nous référons au texte publié par *G. Dem. Teodorescu* [103], dont nous citerons, pour identifier le personnage, le premier vers qui la présente en action et dans son hypostase caractéristique :

Face fata do cetate

Le noël en question raconte ensuite l'attaque de la forteresse et la soumission de la jeune fille lorsque le chevalier s'empare de la place ; le moment historique de l'accomplissement de ce fait étant évoqué par la persistance du souvenir d'un combat danubien au cours duquel les Roumains auraient affronté en même temps les Turcs et les Francs [104].

---

[98] Cf. *Ouvre, cité*, Vuk 698—712.

[99] Vuk Karadžić, *ouvr. cité*, II, Nr. 57; les frères Miladi nov, *Български народніи пѣсни*, Agram, 1861, Nr. 163.

[100] N. Păsculescu, *ouvr. cité*, p. 160—163.

[101] Cf. *ouvr. cité*, les vers 38, 69.

[102] Cf. notre travail inedit *Cintecul Bătrînesc*, chap. IX.

[103] Cf. *Poezii populare romîne*, Bucarest, 1885, p. 53, col. b.

[104] Cf. *Ouvr. cité*, les vers 4—5.

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

Cette lutte est unique dans l'histoire des guerres danubiennes. Les 28 août 1445 au soir, les Burgondes, amenés sur le Danube par la flotte de *Walerand de Wawrin*, et les Roumains de *Vlad Dracul*, qui avaient pris ensemble aux Turcs la forteresse de *Turtucaia*, en vinrent aux mains pour le butin. Le fait est consigné par *Jehan de Wawrin* [105], le chroniqueur de l'expédition, et fut poétisé [106] dans le premier épisode d'une ballade conservée succinctement dans le noël intitulé *Din vad în vadul Brăilei* [107] (Du gué au gué de Brăila).

La *forteresse* personnifiée par une *vierge* dans le noël que nous analysons était indiscutablement celle de *Giurgiu*, — fondée selon la tradition par les *Génois* [108] — qui, appartenant en 1445 aux Turcs, fut reconquise, comme dans le texte poétique, par les Roumains au cours de l'expédition danubienne conduite par *Walerand de Wawrin*.

Au sujet de la personnificatîon symbolique des forteresses par des vierges, — motif littéraire qui soulignait leur inviolabilité, car l'une des rédactions *du mythe de la construction* [109] place précisément dans les fondations de la cité d'*Ithome* [110] (Messenie) une vierge, — nous citerons la légende d'une autre forteresse génoise, que d'ailleurs, transmet également, le texte de la chonique de *Jehan de Wawrin* [111].

La forteresse de *Panguala*, aujourd'hui Mangalia a été fondée par *Penthésilée*, la reine des Amazones.

L'amazone était d'ailleurs un personnage poétique très populaire dans le monde danubien du XV-e siècle, époque au cours de laquelle les forteresse fluviales furent âprement disputées. Son souvenir, dévié en apparence sur un autre filon épique, — mais concédé à des personnalités comme *Philippo dei Scolari* et *Iancu de Hunedoara* [112], qui combattirent pour les forteresses danubiennes — persiste avec ses attributs spécifiques dans le folklore roumain, sous des noms qui évoquent soit son origine (*Ileana Frîncului* [113] — (Hélène, la fille des Francs), soit les forteresses pour lesquelles on combattit au cours de la première moitié du XV-e siècle — *Ana Giurgiuveana* [114] (Anne de Giurgiu) ou *Stăncuța de la Belgrad* [115] (Étiennette de Belgrad).

---

[105] Cf. édit. N. Iorga, *La campagne des croiseés sur le Danube en* 1445, Paris, 1927, p. 64.

[106] Cf. notre travail inédit déjà cité, ch. IX.

[107] G. Dem. Teodorescu, *ouvr. cité*, p. 54.

[108] Même si nous repoussons la tradition de la fondation par les Génois de la forteresse de Giurgiu (Cf. N. A. Constantinescu, Cetatea Giurgiu, Bucarest 1916, Annales de l'Academie roumaine, II-e série, vol. XXXVIII, section historique, mémoire no. 13, p. 1—5), la présence du commerce génois sur le Danube au XIII-éme siècle (Cf. Gh. Brătianu, *Le commerce Génois sur le Danube à la fin du XIII-e siècle*, dans le « Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe du sud-est », VIII, Bucarest, 1921, p. 55). ne peut pas être contestée, ni même l'existence d'établissements génois sur la rive septentionale du fleuve, en faveur de quoi plaide cette « *frenska zemja* » où passait, dans le noël cité plus haut, l'amazone bulgare.

[109] Cf. notre travail inédit déjà cité, chap. V, §. 3.

[110] Pausanias IV, 9, 1—5.

[111] *Ouvr. cité*, p. 47.

[112] Cf. notre étude manuscrite intitulée *Jankula vlaška voivod*. §§. 2 et 5, deja citée.

[113] Tache Papahagi, *Graiul şi folklorul Maramureşului*, Bucarest, 1925, p. 97.

[114] I. Popovici, *Balade bănățene*, Oravița 1909, p. 30.

[115] Gr. Tocilescu, *Materialuri folcloristice*, I, Bucarest, 1900, p. 214.

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

C'est à ce filon épique qu'appartien également la vierge du chant de *Stefan Vodă* [116] (le prince Étienne), chant qui a aussi des rapports formels avec la poësie slavo-roumaine du Danube.

C'est pourquoi nous devons attirer l'attention sur le motif initial — le triste écoulement des eaux du fleuve et la question qui lui est posée au sujet de la cause de cette tristesse ou de l'agitation des eaux. Le motif est propre à la posie slavo-roumaine, pasqu'il cst lié exclusivement, soit aux exploits de *Mircea Vodă* [117] (le prince Mircea), soit à ceux de *Dan Vodă* [118] (le prince Dan), que nous avons identifié avec *Dan II*.

L'apparition du même motif dans un chant ucrainien concernant le *Don* et les Cosaques, chant signalé par *A. Potebnja* [119], ne modifie pas la situation, car de chercheur russe qui est parvenu a juste titre à la conviction qu e la forme poétique ucrainienne, originaire selon des témoignages linguistiques des régions de l'est dénomméés galiciennes à son époque, dépendait précisément de la circulation du chant de *Stefan Vodă si Dunărea* (le prince Étienne et le Danube).

L'*amazone* qui symbolise une cité, la cité convoitée par le prince *Étienne*, dont il finit par s emparer, se fait jour également dans une autre tradition littéraire, conservée cette fois dans le folklore roumain.

> A Cotnari, devant le *grand Pogor*, appelé aussi la colline du voïvode, se trouve le *petit Pogor*, surnomé également *la colline de Cătilina*, ou de la *Princesse*. Cette collinne qu'Etienne avait en vain tenté de conquérir, se dressait au temps jadis face à le forteresse du prince. Aussi eut-il recours à une ruse. Comme le vin de ses vignes était réputé, lorsque la princesse demanda qu'on lui en vendît, il chargea sur de grands chariots 50 fûts dans lesquels, au lieu d'e mettre du vin il avait caché une multitude de soldats. Ceux-ci sortant nuitamment des caves ol l'on avait descendu les tonneaux, se rendirent maîtres de la forteresse. Et Catelina se soumit elle aussi au voïvode en même temps que la place [120].

Revenons donc à notre chant et essayons de présenter les réalités historiques sur lesquelles repose le récit qu'il renferme.

Les deux camps — les Tartares et les Turcs — en compétition eux aussi pour la conquête et la possession de la *vierge*, symbole de la forteresse que le voïvode voudrait posséder lui aussi, permettent d'identifier en même temps que la forteresse, l'événement transposé poétiquement.

---

[116] Les chants *Ştefan Vodă şi Dunărea*, publiés comme formes authentiques populaires par N. D. P o p e s c u *(Calendarul fiilor Romîniei pe anul* 1904*)* et T. A. B o g d a n (cf. « Familia », XI, 1904, Oradea et dans le volume *Ştefan cel Mare, traditii, ballade, colinde de* Braşov, 1904, p. 104) et publiés à nouveau ensuite par S. T. K i r i l e á n u (cf. *Ştefan cel Mare şi Sfînt, istorisiri şi cintece populare*, III-e édit., 1924, p. 162) et par N. I o r g a (Neamul romînesc pentru popor, XXIII, 1928, p. 61) sont en réalité des faux littéraires, solidaires par la fausse figuration du Danube par le nom à resonnance antique, *Tîna*, dérivé savant de *Tanais*, qui était le nom du Don. Ils ont été fabriqués à l'occasion des anniversaires de 1904, et on y a copié précisément l'anecdote du chant ucrainien mis en circulation par *Hasdeu*.

[117] V. K a r a d ž i ć, *ouvr. cité*, I, Nr. 669.

[118] A t h. I l i e v, *Народни пѣсни*, Sophie, 1889, Nr. 8.

[119] *Ouvr. cité*, p. 39.

[120] S. T. K i r i l e a n u, *ouvr. cité*, p. 64.

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

La forteresse, personnifié par l'amafone, dont le voïvode s'emparera par une attaque hardie au début de 1465, n'est autre que *Kilia* la vieille forteresse génoise qu'*Étienne* avait convoitée en vain dès l'été de 1462, epoque à laquelle la flotte du sultan se trouvait devant la ville.

Cette ballade construite avec concision, elle ne compred que 21 vers, ne transpose pas seulement les échos littéraires de l'événement lui-même, mais aussi les circonstances [121] sous la pression desquelles eut lieu l'attaque et la prise par les Moldaves de la forteresse détenue par une armée hongro-valaque, Elle transpose en vers également les problèmes politiques devant lesquels se trouvait le voïvode à cette occasion. La conquête de cette forteresse indispensable à l'économie de la Modavie posait aussi les problèmes de la réaction moldo-valaque et celui de la provocation des Turcs qui pouvaient déclancher à n'importe quel moment leur attaque principale contre la Moldavie. Cette alternative est clairement exprimée dans les deux vers où, s'adressant à la vierge, le prince lui dit :

> « Belle jouvencelle je te prendrais bien, jeune fille. mais tu n'es pas mon égale. je te laisserais bien, mais tu m'es chère » [122].

Cette concision, qui n'est pas spécifique de l'art épique sud-slave, tout comme la technique des symboles, prouve, par la perfection de sa réalisation littéraire le niveau auquel s'était haussée à l'époque d'*Étienne le Grand* la littérature slavo-roumaine, qui était loin de se contenter d'une simple activité théologique dépourvue de rapports et de contacts directs avec la vie nationale.

Nous ne connaissons pas d'autres formes authentiques de la poësie slavo-roumaine, mais nous pouvons attirer l'attention sur les valeurs artistiques supérieures qui apparaissent dans les rares ballades historiques du temps d'*Étienne* conservées par le folklore. Nous évoquerons plus particulièrement le *Cîntecul Gerului* [123] (le chant du Gel), qui transmet des événements de la fin de l'année 1499, à savoir la destruction des armées turques commandées par *Malcoć-Pacha*, par le froid intense qui avaient envahi le sud de la Pologne durant cet hiver-là [124]. Ce chant se distingue des autres non seulement par sa concision mais aussi par l'emploi de la même technique poétique, qui n'apparaît plus que dans quelques autres formes poétiques épiques tout aussi anciennes [125], antérieures à la généralisation de la technique poétique serbe [126].

Les réalisations artistiques supérieures des copistes des monastères de Neamtz et de Putna, — « *l'isvodul moldovenesc* », — modèle utilisé par les copistes russes de la seconde moitié du XV^{e} siècle —, de même que le *letopiseț*, trouvent

---

[121] Cf. les vers 3—4, 6—7.
[122] Cf. les vers 13—14.
[123] Gr. Tocilescu, *ouvr. cité*, p. 1228—1229 sq.
[124] P. Caraman, *Contribuțiuni la cronologizarea și geneza baladei la Romîni*. I/II, 1932/3, et le chap. III. I. de notre étude inedite, déjà citée, intitulée *Cîntecul bătrînesc*.
[125] Cf. le chant de *Chipor Crai* (N. Păsculescu, *ouvr. cité* (p. 132) et la ballade de *Dobrișan* (G. Dem. Teodorescu, *ouvr. cité*, p. 473).
[126] Cf. *Cîntecul bătrînesc*, chap. XI.

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)

donc leur équivalent dans la valeur de la poësie épique slavo-roumaine orale de l'époque d'*Étienne le Grand*, conservée dans cette seule forme de dialecte ucrainien. Tous trois, « *l'isvod* » *moldave, la chronique* et *la ballade*, prouvent que ce qui a été appelé « *civilisation slavo-roumaine* » prenait sa source dans l'activité vive, créatrice, propre et spécifique de la vie féodale roumaine qu'elle reflétait, et dans les cadres de laquelle elle avait donné lieu à différentes manifestations desservant tous les domaines de la vie publique et particulière, tout comme la culture latine médiévale a été la forme de manifestation propre à a société féodale magyare ou polonaise.

BDD-A24358 © 1958 Editura Universității din București
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-15 20:50:15 UTC)